

BUREAU DU JOURNAL

ROUBAIX :

93, Grande-Rue, 93

TOUROING :

Rue Desurmont, 12

L'ÉCLAIR

ABONNEMENTS:

Nord et Départements Limitrophes:

Trois mois..... 4 50

Six mois..... 8 00

En an..... 15 00

DE ROUBAIX TOURCOING

ELECTION SENATORIALE

DU 22 JUIN 1895

CANDIDAT SOCIALISTE

EMILE MOREAU

Ingénieur
Ancien Député du Nord

GRAND MEETING A L'HIPPODROME DE LILLE

Dimanche, 23 juin, à 4 heures, Grand Meeting à l'Hippodrome de Lille, rue Nicolas Leblanc, sous la présidence du citoyen Emile Moreau, avec les concours des citoyens

Millerand, Gérault-Richard, Renaud, Marcel Sembat, Viviani, Carnaud, Chauvin, Guesde, députés socialistes.

Les citoyens Jaures, Vaillant, André Boyer, Busly et Théry (ex-députés), ont promis de faire tout leur possible pour assister à cette importante manifestation socialiste.

Prix d'entrée: Premières et secondes, 0,50 centimes; troisièmes, 0,25 centimes.

Réception à la gare

A 10 heures du matin, réception des députés sénatoriaux.

A midi, réception des députés socialistes par les députés sénatoriaux du Parti Ouvrier.

Semaine Politique

Tout est en tournée de conférences dans l'Hérault et l'Aude, lorsque la Chambre a discuté l'interpellation des citoyens Millerand et Rouanet sur la politique extérieure du gouvernement. Inutile de dire que ce sujet brûlant enflammait tous les esprits. Chacun se demandait, non sans une certaine appréhension, quelle sanction la majorité donnerait au débat. L'on s'accordait à penser que les farouches patriotes du centre et de ses affluents opportunistes ou ralliés, bondiraient sous le traitage...

Hélas! en fait de bonds, les majoritaires ne connaissent décidément plus que ceux au porteur. Pour cette fois, nous ne saurions leur en faire grief. Ainsi que la dit Millerand, nous voulons la paix. Elle seule, en effet, permettra aux peuples de continuer leur éducation révolutionnaire, à nos militants socialistes d'achever leur œuvre de propagande pour la paix définitive, d'où sortira le monde nouveau.

Mais il nous appartient néanmoins de noter en passant les contradictions incessantes et grossières auxquelles donne lieu l'exploitation du patriotisme.

Que nous manifestions notre sympathie aux socialistes allemands; que les travailleurs français envoient à leurs frères d'Outre-Rhin l'expression de leur solidarité, les politiciens

bourgeois ne manqueront pas aussitôt de crier au scandale, de nous accuser de vendre la patrie et de fouler aux pieds les devoirs primordiaux du citoyen.

D'après eux, nous sommes soudoyés par la Triplice, nous alimentons nos journaux avec l'argent des Reptiles, tandis que les reptiliens allemands ou italiens accusent, de leur côté, les socialistes de ces pays de recevoir des subsides du gouvernement français.

Car l'internationalisme bourgeois ne se traduit pas seulement par des coups de bourse, des rapines concertées entre les bourgeois de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, etc., ou encore par un marchandage identique de la main-d'œuvre nationale, au moyen des offres étrangères; il emploie encore, sans distinction de langue, de régime et de frontière, les mêmes armes, les mêmes arguments, les mêmes calomnies.

Les Débats et le Temps copient les procédés de polémique anti-socialistes de la Gazette de Cologne ou de la Reformator; à moins que ceux-ci n'empruntent aux journaux officieux français leurs inspirations réactionnaires.

C'est cette communauté de tendances, cette unité d'action, ce pacte de Sainte-Alliance entre tous les gouvernements, contre tous les peuples, que les flottes combinées vont sceller à l'ombre du pavillon de Guillaume II.

La question posée est moins patriotique que sociale. Et, en protestant contre l'envoi à Kiel des cuirassés français, les socialistes de la Chambre flétrissaient la coopération des prétendus républicains qui nous gouvernent à cette œuvre anti-démocratique, en même temps qu'ils défendaient la dignité de notre pays humilié.

Ainsi s'explique la touchante unanimité des majoritaires de droite ou de gauche à approuver les déclarations écrites de M. Hanotaux et les déclarations orales de M. Ribot.

Qu'ils approuvent donc si le cœur leur en dit! Ils font leur métier et le nôtre. A force de souligner ces apostasies successives, ils finiront bien par démontrer au peuple que toutes les grandes formules de liberté, de patrie et d'honneur ne sont que de sinistres farces, auxquelles ils sont les premiers à ne pas croire.

Ils y croient si peu, d'ailleurs, que pour un oui ou pour un non, ils les agitent et s'en font des trophées.

Vendredi dernier, le général Zurlinden — ainsi nommé par ce que le moindre effort cérébral le met sur les dents — a bien essayé de nous démontrer que la défense nationale exigeait que la France fit cadeau de plusieurs millions à cet infortuné Péreire, directeur de la Compagnie transatlantique.

Pour preuve, il disait: En cas de guerre, le rapatriement des troupes algériennes s'effectuerait beaucoup plus rapidement avec le concours de la seule Compagnie transatlantique, qu'à l'aide de toutes les compagnies. C'est-à-dire que un vaut mieux

que cinq et que deux et deux font trois.

Mercier se vantait de posséder un flair d'artilleur; Zurlinden peut revendiquer à loisir le flair du mathématicien. On n'a jamais mané les chiffres avec une pareille maestria. Et si le chef précieux de l'armée française s'entend aussi bien aux opérations militaires qu'aux opérations arithmétiques, je suis tranquille sur le résultat de la guerre prochaine. Et vous?

Mais voilà que je me laisse de nouveau aller à mes instincts de sans-patrie. Je rectifie: le général Zurlinden n'a pas son pareil, fût-ce Inaudi ou feu Barrême, pour le calcul. Comme tacticien, il éclipserait Annibal et Napoléon, c'est un aigle, ou quelque oiseau approchant. Là-dessus, clairons, sonnez la retraite. Moi, je prends la miègne, au moins pour aujourd'hui et je prie le lecteur de ne pas croire un mot des dernières lignes que je viens d'écrire.

GERAULT-RICHARD.

LA REVUE SCIENTIFIQUE du « Réveil »

Nos lecteurs trouveront aujourd'hui, à la place habituelle de notre feuilleton de première page, une Revue scientifique due à la plume de M. BACH, qui devient, à partir de ce jour, notre collaborateur régulier.

M. BACH est un savant distingué qui se propose d'exposer dans nos colonnes les applications pratiques que les pouvoirs publics devraient tirer des découvertes de la science pour l'amélioration du sort des classes laborieuses; il démontrera que les progrès de la science peuvent et doivent profiter, non pas seulement à une classe, mais à la collectivité sociale.

Le docteur BACH a promis de nous envoyer tous les quinze jours une chronique scientifique, que nous publierons en première page, à la place ordinaire de notre feuilleton.

Les lecteurs du « Réveil » accueilleront certainement cette nouvelle avec satisfaction, et liront avec un vif intérêt la « Revue scientifique » de notre éminent collaborateur.

Lire en 2e page

la suite de notre intéressant feuilleton Le Comte de Monte-Cristo.

LA GRÈVE DE CHAMPAGNE

Ainsi que nous l'avons dit, les mineurs de Champagne (Cantal) sont en grève depuis le 16 mai.

Les causes de la grève. Voici très exactement d'après les renseignements qui nous sont fournis par nos amis de Champagne, les causes qui provoquent la cessation du travail:

Le 16 mai, deux enterrements civils avaient lieu à Dives, commune du bassin houiller. Désirant rendre les derniers devoirs à leurs camarades, dix ouvriers du fond demandèrent à leur chef de poste l'autorisation de quitter le travail dix minutes avant la fin de la tournée. Cette autorisation fut accordée. Mais, à la sortie de la mine, les ouvriers furent arrêtés par le maître mineur, qui avait fait de les attendre et qui leur fit quitter leur lampe. C'était indiquer que le lendemain une mesure disciplinaire serait prise contre eux.

En effet, lorsque, le 17 au matin, les dix ouvriers

riens en question se présentèrent pour reprendre le travail, la lampe fut rendue à neuf d'entre eux; elle fut refusée au dixième, l'ouvrier Baffeur, qui ne vit infliger en outre deux jours de mise à pied, c'est-à-dire de chômage forcé. Cette injustice fasciste provoqua des protestations de la part des camarades de Baffeur qui déclarèrent se solidariser avec ce dernier et menacèrent de quitter le travail si la mesure n'était rapportée. Le maître mineur ne voulut rien entendre et les camarades de Baffeur, injustement frappés, refusèrent de descendre dans le puits.

Le soir, ils envoyèrent une délégation auprès de l'ingénieur, M. Verzat, à qui ils firent un exposé complet des faits. Celui-ci, après les avoir écoutés, se contenta de leur répondre: « C'est bien, vous pouvez reprendre le travail. Mais je me réserve de congédier dix d'entre vous à mon choix. Vous connaîtrez leurs noms quand leur renvoi sera prononcé. » C'était acculer les ouvriers à la grève. Elle fut décrétée le soir même. Elle dura encore, la compagnie ayant refusé d'entrer en pourparlers avec les ouvriers qui ont dressé, depuis, le cahier de leurs revendications.

Sur leur demande, le 21 mai, conformément à la loi sur l'arbitrage, M. le juge de paix de Sanguis faisait afficher une proposition de conciliation. Cette proposition fut rejetée par la Compagnie, laquelle semble ne rien vouloir entendre. Elle ne parle pas aux ouvriers de s'être constitués en syndicat ce qui était, pourtant, leur droit strict, absolu. C'est pour punir Baffeur d'avoir été un des premiers adhérents du syndicat qu'on l'a choisi pour victime expiatoire.

Les mineurs qui ne se sont pas un seul instant départis de leur calme — ce qui n'empêche pas que Champagne ne soit occupé aujourd'hui militairement par 80 gardarmes et une compagnie du 139e, en tout 180 hommes pour 500 mineurs — ont su gagner à leur cause toute la population.

Chacun blâme la conduite de la compagnie, sa résistance inexplicable à la proposition de conciliation faite par M. le juge de paix.

Lois d'avoir profités de la prospérité croissante de la mine, les ouvriers ont vu leur salaire diminuer progressivement.

Les revendications des ouvriers. Acculés à la grève par un déni de justice les ouvriers se sont décidés à formuler leurs réclamations, jusqu'à ce jour ajournées.

Il demandent d'abord que leur salaire soit augmenté de 10 0/0; cette augmentation se constituerait par une légitime commission, elle serait équivalente à la baisse subie.

Ils demandent en outre que la paie ait lieu tous les quinze jours. Elle avait lieu, tous les mois, le troisième dimanche, et lorsque le 1er du mois tombait un lundi, l'ouvrier devait attendre cinq semaines le paiement de son travail. La compagnie bénéficie des intérêts du capital représentés par des salaires acquis et appartenant par conséquent aux ouvriers.

La compagnie a mis, depuis quelque temps, à la charge de ses ouvriers le feuage c'est-à-dire la pose des rails qui forment la voie servant à rouler les wagons ou les bennes avec lesquels le charbon est transporté hors de la mine. Tout le temps consacré à ce travail était perdu pour l'abatage, et la journée se trouvait réduite d'autant pour les ouvriers, et c'est le plus grand nombre, qui sont payés à tant la benne de charbon abattu. Les grévistes ne demandent donc qu'à revenir à l'ancien tarif.

Quatrième réclamation porte sur la suppression des mises à pied dont on punit les infractions au règlement intérieur. Ils demandent que dans les sentiers particulièrement dangereux, la durée de la journée de travail n'exécède pas 8 heures.

La dernière réclamation des ouvriers est la plus suggestive dans sa forme humble et résignée, qui résume et contient toutes les souffrances, toutes les anxiétés dévorées en silence. Ils expriment le vœu de ne plus être insultés par ceux qui les commandent et qu'aucun d'eux ne soit renvoyé pour fait de grève.

Comme on le voit par ce rapide exposé, les revendications des ouvriers mineurs de Champagne n'ont rien d'exagéré, et l'opinion publique ne comprend pas le refus haineux de la compagnie d'entrer en pourparlers avec d'honnêtes travailleurs qui ne veulent recourir qu'aux moyens légaux pour les faire triompher.

humains ne connaissent les forces naturelles que pour les avoir domptées au profit de l'autre dixième; tel l'esclave dompte un cheval pour son maître. Pour l'ouvrier nul bénéfice, rien que les risques. Ce qu'on appelle la civilisation en en est encore à cette phase.

Le système égalitaire de Babeuf et même plus tard le communisme idéaliste de Cabet n'avaient eu que fort peu à se préoccuper des applications industrielles de la science et des conséquences sociales des nouvelles découvertes. Ce ne fut guère, en effet, que postérieurement à la révolution de 1848 que le machinisme prit une extension fort menaçante pour les intérêts et l'existence même de la classe travailleuse. Depuis il n'a cessé de s'accroître dans d'énormes proportions, produisant d'un côté une accumulation de richesse de plus en plus grand, de l'autre une misère de plus en plus profonde.

Etant donné l'état social actuel, il est de toute évidence que si la classe capitaliste n'a pas encore concentré en son pouvoir toutes les forces naturelles répandues à la surface du globe terrestre, c'est que le temps lui a manqué, mais qu'elle n'a nullement à redouter à ce sujet la compétition de la classe prolétarienne, cette dernière n'ayant nullement les moyens financiers de se construire des machines capables de recueillir et de transformer en travail ces forces naturelles. La production collective s'étant de plus en plus substituée au travail individuel, qui bientôt aura pour toujours disparu, il serait juste que les moyens

LA FRANCHISE POSTALE pour Madagascar

La franchise postale, est, on le sait, accordée aux correspondances en provenance ou à destination du corps expéditionnaire de Madagascar. Pour faciliter à leurs familles, à nos soldats l'envoi de lettres à leurs familles, à nos ingénieurs et généraux particulier va leur faire distribuer gratuitement quarante mille cartes-lettres dont la direction générale des postes a approuvé le mode. Elles sont en papier chamois et portent, avec l'effigie de la République et le millésime 1895, l'indication: « franchise postale », avec le rappel des lois et décrets qui l'ont accordée.

LES PETITS SALAIRES

On lit dans la Petite République:

Nous apprenons que, pour réduire d'une somme insignifiante le budget de gaspillage de la marine, le ministre prescrit par dépêche de rechercher les moyens d'arriver à diminuer le nombre des gardiens-consigne et d'autres modestes employés de surveillance des arsenaux.

On croirait ainsi leur emploi à d'autres employés qui ne reçoivent qu'un maigre salaire, tandis qu'on maintient dans le haut personnel du commissariat un nombre considérable de sinécures plusieurs fois signalées par la commission parlementaire.

LE SOCIALISME A L'ÉTRANGER

Lettre d'Italie

(De notre correspondant particulier)

Le Parti socialiste Italien. — La victoire dans les élections politiques. — La concentration des forces d'opposition au ballottage. — L'abstention des catholiques.

Rome, le 17 juin.

Le 26 mars et le 2 juin, dans le 1er et le 3es scrutins, le Parti socialiste Italien a remporté la plus éclatante des victoires. Pour nous par une persécution acharnée, qui dure depuis huit mois, sous le régime des lois exceptionnelles, qui défendent toutes réunions et associations politiques, avec des centaines de compagnons en prison, en exil, au domicile forcé, en galère, les socialistes italiens ont profité des élections politiques pour éprouver leurs forces et connaître l'étendue de leur propagande. Le résultat a dépassé toutes prévisions.

En 1892, le Parti socialiste avait réuni 20,340 voix dans les élections politiques et, après le congrès de Reggio, 5 députés socialistes italiens au groupe parlementaire socialiste. Aujourd'hui, nous avons réuni 76,234 voix en luttant dans 167 collèges électoraux et nous avons envoyé au Parlement 17 élus, parmi lesquels Bosco Garibaldi à Palerme, de Felice à Catania, Barbato à Milan et Céséra, trois socialistes siciliens, commandés aux galères italiennes par les tribunaux militaires.

Ces trois élections sont la plus directe protestation et la plus noble vengeance du peuple italien, contre la tyrannie du ministre Crispi; mais l'élection de Milan, dans la personne de Nicolas Barbato, le plus élevé et le plus savant des malheureux socialistes italiens au groupe parlementaire et la plus claire expression de la lutte socialiste; car elle a été remportée contre un candidat radical bourgeois anti-ministériel.

Les compagnons milanais, vaillamment secondés par les femmes socialistes ont accompli de si beaux faits d'énergie et d'abnégation en luttant contre la police et contre les conspirations politiciennes bourgeoises; mais la victoire (1820 voix contre 1056) a couronné dignement leurs efforts et la proclamation de l'élection de l'infortuné compagnon a été le spectacle le plus émouvant de cette lutte.

A cette victoire a fait pendant une autre brillante victoire, remportée au scrutin de ballottage par les socialistes de Reggio, contre l'archi-millionnaire Leir, sur le nom du compagnon Italo-Salsi, un pauvre instituteur primaire de la campagne, humble et fidèle soldat du Parti, père d'une nombreuse famille, cruellement condamné à deux ans de domicile forcé, pour crime de socialisme.

Par ces victoires rentrent à la Chambre des députés, Agnini, Costa, Pramploni, Berenini, Ferri, anciens députés socialistes qui sont suivis par Credani, Salsi, Bissoletti et Demarini.

Baccioni, battu de quelques voix par suite des misérables corruptions de son compétiteur, rentrera sûrement à la Chambre après vérification de l'élection. Une quantité d'autres candidats socialistes ont failli être nommés, à quelques voix près, montrant ainsi à l'Europe la force toujours croissante de l'idée socialiste dans notre pays.

Quant aux trois députés siciliens, ils ne pouvaient pas être proclamés à cause de l'interdiction dont ils ont été frappés; mais dès qu'ils seront attachés à la galère où ils languissent, ils seront certainement réélus.

Avec les socialistes, rentrent à la Chambre des députés radicaux bourgeois Cavallotti, Imbrani, Bovio, Sacchi, Soggi, Colojanni, etc., avec les républicains Taroni, de Andreis, Pantano et autres. Ils formeront tous ensemble une redoute à l'opposition contre Crispi, dont la chute est à être étonnée, car, à moins que ce soit un brigand de la politique italienne, n'arrive par des coups de main à s'assurer encore une majorité; ce qui ne sera pas facile.

Mais ce qui a été remarquable dans cette lutte électorale, c'est la fermeté et l'excellence de la tactique socialiste. Le Parti, encore jeune, pour ainsi dire, compte deux années d'organisation, s'est comporté avec une admirable discipline, particulièrement dans le scrutin de ballottage. Les congrès socialistes avaient engagé le Parti à lutter séparément au premier tour et à appuyer, en cas de ballottage, les candidats d'opposition; en fait, cette conduite, qui a provoqué 57 ballottes, a fait réélire 31 députés d'opposition, car les socialistes ont marché compacts au second tour pour soutenir les adversaires de notre cruel gouvernement, et par cette manœuvre habilement conduite, ils ont prouvé qu'ils tenaient dans leurs mains le sort d'un parti radical bourgeois, qui a pour principe d'organisation ou de discipline.

Nous savons toutefois que notre victoire a été facilitée par l'abstention presque complète du parti clérical, lequel attend encore le bon moment pour entrer en lutte avec la bourgeoisie italienne afin de revendiquer notre propagande et nous faire perdre nos gains. Mais nous ne craignons pas ce parti qui ne pourra nous faire concurrence ni sur le champ social, ni sur le champ politique; car il est impuissant dans le premier et tyrannique dans le second.

Il nous suffit de pouvoir profiter des rivalités intérieures de la bourgeoisie pour acquiescer notre propagande et nous fortifier toujours de plus en plus dans la conscience du peuple, qui commence à croire dans la puissance régénératrice du socialisme.

CONSTANTIN.

CRISE PROBABLE EN AUTRICHE

On parle de plus en plus à Vienne de la démission du cabinet Windischgrätz dont la majorité se dissout de plus en plus. Il y a longtemps que la coalition des trois grands groupes gouvernementaux n'est plus homogène. La session est aujourd'hui un fait accompli. Il s'agit d'un incident de médiocre importance pour précipiter les événements. Enseigner-on à la fois la démission et l'alliance au collège de Gill? C'est sur cette question que la rupture s'est produite entre le groupe allemand et les deux autres groupes.

Un met en avant le nom du gouverneur de Bohême le comte de Thun, comme successeur probable de Windischgrätz. Mais en admettant que le nouveau venu parvienne à résoudre la question du collège de Gill, parvienne-t-il à résoudre cette question autrement grave de la réforme électorale?

Lire en 2e page

la suite de notre intéressant feuilleton: Le Comte de Monte-Cristo.

Revue Scientifique

Les applications récentes de l'électricité

Celui qui au commencement de ce siècle aurait annoncé qu'un jour viendrait où la pensée humaine pourrait se transmettre, dans l'espace de quelques secondes, à des milliers de lieues de distance, ou la voix pourrait être instantanément et distinctement perçue de Dunkerque à Perpignan et de Paris à Barcelone, ou il serait possible de prendre dans une ville quelconque la copie exacte d'un manuscrit, ou, enfin, la parole humaine, sans rien perdre de ses intonations et de ses qualités personnelles, serait emmagasinée et conservée dans un appareil pour être, au bout d'un an, de dix ans, d'éternité à nouveau autant de fois de suite qu'on le désirerait, celui-là aurait évidemment été traité de fou, de visionnaire. C'est qu'il y a 90 ans à peine l'électricité n'était connue que par certains phénomènes naturels, l'éclair et la foudre, ou par quelques expériences, telles que celles de Galvani et de Volta, qui restèrent longtemps pour le public de simples objets de curiosité.

Sans doute la connaissance de certains faits électriques, autres que celui de la foudre, avaient été connus des anciens. Ainsi Aristote avait appliqué à la médecine les effets produits par le poisson électrique appelé la torpille;

et, longtemps avant l'ère dite chrétienne, Thalès de Milet avait connu l'attraction exercée sur les corps très légers par un morceau d'ambre préalablement frotté, puis approché de ces objets. Mais jusqu'à la fin du siècle dernier, tous ces phénomènes avaient paru sans explication et sans utilité. Il était réservé au XIXe siècle, auquel on a donné le nom de siècle de l'électricité, de voir se fonder une science qui a déjà réalisé des choses merveilleuses et qui nous en promet bien d'autres encore. Le temps où l'électricité ne fournissait que des expériences amusantes est déjà loin de nous.

En 1789 le chimiste Lavoisier démontrait l'indivisibilité de la matière, qui ne fait que se transformer par des changements d'état successifs. Cinq ans après, un médecin d'un village d'Allemagne, Mayer, formula la conservation intégrale des forces qui régissent le monde inanimé comme le monde vivant. Dans tous les organismes, disait-il, il y a des forces latentes à l'état de tension qui se transfèrent sans cesse en forces vives, et ces dernières peuvent elles-mêmes se changer l'une en l'autre sans qu'il y ait aucune déperdition d'énergie, pas plus qu'il ne peut y avoir aucune déperdition de matière.

Depuis cette époque, il a été expérimentalement démontré que la chaleur, la lumière et l'électricité, forces d'aspect bien différent, sont transformables l'une en l'autre, et toujours avec équivalence. Le pesanteur, qui n'est qu'une des manifestations particulières de la gravitation universelle, met en mouvement le cours d'eau dont

l'impulsion fera tourner la roue qui naturellement a volenté le travail mécanique, la chaleur, l'électricité ou la lumière.

La force se trouve donc partout dans la nature: le mouvement du soleil, le mouvement des eaux courantes, l'impulsion du vent, le choc des vagues contre la plage, la force ascensionnelle des eaux jaillissantes, la provision de chaleur latente contenue dans la houille, les réactions chimiques entre les divers corps, la chaleur contenue même dans les couches profondes de la terre, sont autant de sources d'énergie que la nature a mises à la disposition de l'humanité. Mais l'humanité tout entière en profite-elle? Hélas! le plus grand nombre des humains n'a à sa disposition que ce qui, à cause de son entière abondance, cesse d'être monopolisable; par exemple les rayons du soleil et l'oxygène vivifiant de l'air. Encore le travailleur doit-il aller chercher ces choses à la campagne, loin des géhennes des villes. Tout le reste a été accaparé par quelques-uns, exclusivement à leur profit. — Ce sont, au moins, les plus habiles au travail et les plus instruits? — Point du tout! Ce sont simplement des gens qui se sont mis à accaparer un métal dit précieux, au moyen duquel ils ont fait construire des machines pour recueillir toutes les forces utilisables de la nature.

Les plus instruits, les plus habiles au travail ont bien construit ces machines, mais tout le produit de leur rendement mécanique va dans la seule bourse du possesseur du métal précieux. Plus des neuf dixièmes des

de production fussent eux-mêmes socialistes.

Il y a trente ans, les travailleurs affamés, désespérés, égarés en de vaines colères ne parlaient que de briser ces odieuses machines, qui, conduites par un seul homme et faisant le travail de cent, laissaient quatre-vingt-dix-neuf esclaves sans pain. Aujourd'hui le socialisme scientifique a donné la vraie note et tous les salariés l'ont entendue et bien retenue. La révolution sociale ne sera qu'une évolution de l'humanité, évolution nécessaire, fatale, — providentielle, pourrait dire un spiritualiste. Quant les forces naturelles, la radiation solaire, le courant de l'eau, le vent, le choc des flots sur le rivage, la chaleur de la houille, la tension de la vapeur, l'électricité, seront mises par la machine à la disposition de la collectivité, les travailleurs pourront, alors seulement, jouir en paix du produit intégral de leur travail.

Tout progrès réalisé actuellement constituera dans l'état social à venir un bénéfice et un soulagement pour le travailleur. Nous croyons que ces temps ne sont pas éloignés. En attendant, l'électricité, la plus récemment connue des diverses sources d'énergie mécanique, voit tous les jours s'accroître le nombre de ses applications. En outre de ses applications, bien connues, à l'éclairage, à la télégraphie, à la photographie, etc., nous citerons parmi les plus récentes: Les petits moteurs d'intérieur pour la couture, remplaçant avantageusement la machine à coudre si épuisante pour les femmes; les machines d'atelier

pour les tourneurs, les serruriers, pour le tissage, la cordonnerie, l'imprimerie, la coutellerie, l'acierie; les appareils de traction pour tramways, chemins de fer, omnibus et voitures, etc.

En dehors de ses attributions électro-motrices nous signalerons l'électrolyse de l'eau salée, fournissant aux villes à un prix de revient de quelques centimes (moins de 3 fr. par an et par habitant, moins de 0 fr. 60 par les villes maritimes) le moyen de verser dans les rues et les égouts des flots d'un liquide antiseptique détruisant tous les germes de maladies contagieuses et épidémiques.

Le blanchiment des pâtes à papier, des toiles, des tissus de paille, le tannage des cuirs, la conservation du lait et du vin, l'épuration des jus sucrés et le raffinage des sucres, la préparation de l'ozone et d'une foule de produits chimiques, un nombre incalculable d'autres industries, sont tributaires de l'action électro-motrice ou de l'électrolyse.

La médecine se sert de l'électricité dans bon nombre de maladies. La chimie agricole l'emploie pour hâter le développement des plantes. Transformée en chaleur, l'électricité fait, dans les cuisines, bouillir les marmelades et griller les tranches de bœuf. Mais nous n'en finirions pas s'il fallait tout énumérer. Offrant infiniment moins de dangers que la vapeur, l'électricité se substituera à elle toutes les fois, au moins, qu'il ne sera pas nécessaire d'obtenir une force considérable.

D'BACH.